

La lutte contre les unités homogènes

Freud de René Major et Chantal Talagrand. Gallimard, « Folio Biographies », 352 p.

Nicolas Lévesque

Number 210, September–October 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17545ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, N. (2006). La lutte contre les unités homogènes / *Freud* de René Major et Chantal Talagrand. Gallimard, « Folio Biographies », 352 p. *Spirale*, (210), 54–55.

La lutte contre les unités homogènes

FREUD de René Major et Chantal Talagrand
Gallimard, « Folio Biographies », 352 p.

par NICOLAS LÉVESQUE

La parution de cette « *biographie analytique* » de Freud chez Gallimard, dans une superbe collection de poche, a les allures d'un passage à l'acte démocratique qui ouvre, à un public plus large, l'accès au visage le plus actuel et le plus révolutionnaire de la psychanalyse. Inspirés par une pédagogie aussi juste qu'audacieuse, René Major et Chantal Talagrand ont pris le pari de transmettre l'originalité par l'originalité. Loin du manuel scolaire et de la névrose obsessionnelle qui caractérise habituellement les livres d'introduction (et les biographies), celui-ci ne respecte pas une temporalité linéaire; il débute et prend fin autour de la figure de *L'homme Moïse*, donnant à voir non pas un trajet circulaire, mais plutôt un tour de spirale, un cercle brisé, fendu, en rupture avec tout ensemble fermé, qui avance en se répétant, à la fois même et autre, et s'étire aux deux extrémités vers une origine en exil et une mort déchaînée.

La structure même de l'œuvre est travaillée de l'intérieur par la pulsion de mort, son principe de décomposition, sa force de deuil. Le combat qui unit et désunit la vie et la mort, dans un corps à corps sans relâche, s'est livré à l'intérieur même de la mâchoire de Freud, où les cellules cancéreuses, animées par un trop grand désir de vivre et de se réunir, comme par une sorte d'instinct grégaire, ont finalement eu raison de lui, comme si la vie, étrangement, triomphait de la vie. Aujourd'hui, nous retrouvons la lutte en plein cœur du mot « analyse » — *ana* tend vers le plus élémentaire et *lysis* vers la dissolution.

Liés, déliés : ni freudiens, ni lacaniens, ni derridiens, les propos de ce livre présentent l'essentiel tout en résistant à la pulsion d'emprise, à cet élan vital qui veut tout relier, tout regrouper sous un signe identitaire. Major et Talagrand ont choisi d'épouser une langue qui favorise la transmission, ni trop spécialisée et hermétique, ni trop

générale et racoleuse, dans le respect à la fois de la psychanalyse et du lecteur. L'ouvrage possède des vertus pédagogiques évidentes. Avec beaucoup de concision et de simplicité, les auteurs font voir l'esquisse de plusieurs notions fondamentales; inutile de complexifier et d'obscurcir à outrance lorsque l'on possède une réelle compréhension, en profondeur. Les nuances ne sont pas sacrifiées pour autant. Évitant, par exemple, la réduction facile de la pulsion de mort

mélancolie inavouable... et d'en garder d'autres dans l'illusion de la possibilité de transmettre la pensée freudienne « directement »).

Dans ce qui pourrait tout aussi bien s'appeler un essai (ou une « xénographie »), les auteurs ne souhaitent pas tant commémorer Freud, le protéger de l'oubli — ou se congeler avec lui! — que fêter sa naissance (150 ans), c'est-à-dire le faire naître à nouveau, ici même, aujourd'hui même,

Liés, déliés : ni freudiens, ni lacaniens, ni derridiens, les propos de ce livre présentent l'essentiel tout en résistant à la pulsion d'emprise

à l'agressivité ou à la destruction, ils écrivent : « *Seule la pulsion de mort peut, de l'intérieur, ruiner l'exercice de la pulsion de pouvoir, en assurer l'échec.* » Au sujet du deuil, ils prennent le soin de préciser l'aspect irréparable de la perte, sans oublier sa dimension narcissique. Le choix des extraits de l'œuvre de Freud est original, pertinent et mise sur la dimension la plus importante entre toutes : la singularité. « *Entre en toi-même, dans tes profondeurs, et apprends d'abord à te connaître, alors tu comprendras pourquoi il te faut devenir malade, et tu éviteras peut-être de le devenir.* »

L'archive en deux temps

On ne se penche sur la vie d'un autre qu'au risque d'y apercevoir son propre reflet. Il y a toujours plus d'une biographie en jeu, l'écriture naît dans la différence entre (au moins) deux vies. Étant donné que « *les archives ne parlent pas d'elles-mêmes* » et que la télépathie est de l'ordre du fantasme, il n'y a d'accès à Freud que par l'intermédiaire des interprètes et des interprétations (ce qui ne manque pas d'en plonger plusieurs dans une

différence — et donc le faire mourir encore, toujours —, tel que le permet la temporalité de l'après-coup « [...] où ce qui apparaît à retardement donne un autre sens à des empreintes laissées auparavant, où nous ne connaissons la promesse ou la menace de certaines traces pourtant archivées que dans un temps encore à venir ». En déployant, par exemple, le potentiel de cette notion d'après-coup, Lacan a fécondé le corpus freudien, l'a engrossé d'un don inestimable, ce qui ne pouvait mener qu'à l'accouchement d'un autre Freud qui, après Lacan, ne sera plus jamais le même, ni tout à fait quelqu'un d'autre. Ouvrage d'une justesse et d'une limpidité admirables, le *Freud* d'Octave Mannoni, publié en 1968, marque l'incontournable empreinte de Lacan sur les archives freudiennes. L'héritage de Foucault et le legs de Derrida ont également transformé de manière indéniante notre rapport à la psychanalyse; le *Freud* de Major et Talagrand se lit comme la célébration de ces rencontres qui entremêlent les temps et les noms propres, comme la fête de ces introjections au cœur du Moi de la psychanalyse. S'il a fallu attendre près de quarante ans avant qu'une

telle marque d'intégration soit possible, c'est sans doute parce qu'il semble (encore) difficile d'admettre que des non-cliniciens — qui avaient pourtant leur *praxis* particulière — participent à la fondation des principes qui tracent l'espace de la pratique clinique de la psychanalyse. Ainsi apprend-on que l'étranger peut prendre la forme de celui que l'on maintient en dehors du cercle de ceux qui partagent « l'expérience », comme une appartenance, comme une dernière chance d'identité; les succès de l'empirisme se cachent là, dans une jouissance grégaire qui doit rester secrète.

Remuer les enfers

Quiconque connaît un peu le trajet de Major et celui de Talagrand comprendra toute la profondeur et l'importance, pour eux, de mettre de l'avant la dimension politique de Freud. Ensemble, ils ont notamment donné l'élan à *Confrontation* et à *Contretemps*, puis plus récemment, aux *États généraux de la psychanalyse*. La publication de ce livre s'inscrit également dans cette visée politique, véritable avant-propos à la troisième édition des *États généraux* qui entendaient faire une large place au débat sur le projet de réglementation française qui concerne la pratique de la psychothérapie. On ne peut qu'apprécier la ruse des auteurs qui soulignent, par le biais de plusieurs citations savoureuses et subversives, certaines opinions de Freud : « *J'estime qu'un excès d'ordonnances et d'interdictions nuit à l'autorité de la loi* », ou : « [...] les médecins fournissent à l'analyse son plus gros contingent de charlatans. Très souvent ils pratiquent le traitement analytique sans l'avoir appris et sans le comprendre. » Au passage, les auteurs ne manquent pas de défier la nomenclature psychiatrique et la pharmacologie. Ils mettent l'accent sur la liberté de penser et de pratiquer la psychanalyse qui a accompagné tout le parcours de Freud, cet homme qui a ardemment défendu l'indépendance des patients, l'écoute de leur singularité, tout en s'exerçant à dégager le rapport thérapeutique des effets de pouvoir qui l'entraitait, ce qui l'a conduit de l'hypnose à l'association libre et à l'analyse du transfert.

Leur *Freud* politique, c'est bien entendu celui qui a découvert que la sexualité humaine « *n'emprunte pas de voie prédéterminée par avance, qu'elle est sans orientation pré-établie* »; c'est celui qui a su remettre ses maîtres en question, hériter de leur don sans y rester captif et

soumis; c'est aussi l'exilé, l'immigrant, le fils d'un père juif ruiné et humilié, celui dont l'histoire personnelle, marquée par les guerres et les deuils, s'entremêle à l'Histoire du xx^e siècle, dont il a été un témoin particulièrement lucide : « L'Allemagne est la pire cellule [...] Ils ont commencé en prenant le bolchevisme pour leur mortel ennemi mais ils finiront par faire comme eux — à ceci près que, malgré tout, le bolchevisme a adopté des idéaux révolutionnaires alors que ceux de l'hitlérisme sont purement médiévaux et réactionnaires. » Cette volonté de montrer le meilleur côté de Freud est remarquable; par contre, le ton change, semble moins nuancé et parfois proche de l'idéalisation rétrospective, lorsque les auteurs affirment, sans plus, que le père de la psychanalyse a soutenu les revendications d'égalité des homosexuels et des femmes — ce qui est vrai, par ailleurs. Il serait dommage que ce non-dit serve la cause d'un déni, car Freud avait aussi un pied bien ancré dans la métaphysique traditionnelle, avec tout le lot de préjugés (hiérarchisants, misogynes, naturalistes, bourgeois, etc.) que cette tradition transporte avec elle. Visionnaire, il a aussi été de son temps.

Prolongeant les idées de l'excellent essai de Major intitulé *De l'élection. Freud face aux idéologies américaine, allemande et soviétique*, cette

biographie insiste à juste titre sur le geste peut-être le plus subversif de Freud, son analyse des fondements de l'anti-sémitisme : « *L'homme Moïse fut un intellectuel égyptien qui choisit les Hébreux comme peuple d'adoption, à qui il voulut restituer le sentiment d'amour-propre qui lui avait été enlevé dans son long esclavage en Égypte.* » Dans sa fascinante étude du président Thomas W. Wilson — ouvrage honteusement refoulé encore aujourd'hui —, Freud pousse l'audace encore plus loin en reconnaissant le désir d'élection du peuple juif dans la croyance américaine d'être *God's own country*, ce que Major et Talagrand identifient à leur tour chez l'actuel président George W. Bush, possédé, comme son prédécesseur Wilson, par un délire religieux où il incarne le Sauveur, le Pacificateur et où les États-Unis représentent inconsciemment la Terre promise; nous vivons ainsi une « *mondialisation de la religion — partie cachée du spectre de la mondialisation marchande.* »

Il importe de souligner l'universalité de ce désir d'élection qui ne hante pas uniquement l'inconscient juif et américain, mais aussi bien chacun de nous, à commencer par Freud lui-même, tel qu'il est possible de le supposer après la lecture du récit de

sa vie. Les auteurs ne s'aventurent pas jusque-là : épris de culpabilité, le petit Schlomo Sigismund — qui réduira lui-même son prénom à Sigmund — ne fut-il pas forcé de refouler son fantasme d'être l'enfant préféré, étant donné la mort de son frère cadet Julius, à l'âge de huit mois? Du côté du rapport à son père, en particulier, ne voit-on pas cette quête de l'affection paternelle refoulée faire retour par l'entremise d'un renversement qui permettra à Sigmund Freud, père de la psychanalyse, de recevoir l'affection de ses fils spirituels? Est-ce pour cette raison que la psychanalyse est devenue largement monothéiste (freudiens, lacaniens, kleinien, etc.), atteinte de « *la pathologie des associations* » où chaque analyste, animé du désir d'élection, s'efforce de devenir l'enfant préféré du maître (le plus « proche » de Freud, de Lacan, de Klein, etc.)?

D'une manière oblique, si peu déguisée, on sent bien que Major et Talagrand critiquent la formation trop spécialisée qui étouffe l'esprit de ceux et celles qui pourraient, aujourd'hui, se dire les héritiers de Freud. En fins stratèges politiques, ils donnent à voir un Freud lettré, plongé dans Shakespeare, Homère, Schiller et Goethe dès son jeune âge, et un Freud esthète transporté par la culture de cette Vienne fin de siècle

(Strauss, Musil, Klimt, Schiele, Hofmannsthal, Schnitzler...), en « *rupture avec l'académisme pour esthétiser la vie quotidienne* », dans « *le souci d'atteindre l'universel à travers le plus intime* » et de présenter « *à un monde hypocrite et décadent [...] le miroir des désirs cachés* ». Les auteurs énoncent, à la suite de Freud, que « *le programme d'enseignement pour l'analyste reste à créer* » — comme quoi certains se sentent encore assez libres pour agir et rêver.

Freud s'est révélé dans ses écrits plus que tout autre psychanalyste après lui, ce qui nous offre la chance de comprendre que l'on doit surtout la naissance de la psychanalyse à ce névrosé qui a su explorer son ombre et combattre le déterminisme de ses propres idéologies infantiles, à ce jeune homme suivant, comme malgré lui, le cours d'une carrière scientifique — à l'image de ceux qui « *recherchent des objets qu'ils n'ont pas besoin d'aimer afin de maintenir leur sensualité à distance* » — et qui a pris le risque de s'inscrire en faux contre lui-même, d'accueillir sa propre altérité, sa différence et le désir d'une signature. ☺

1. Il est intéressant de lire en parallèle le texte de René Desgroseillers sur la carrière et l'œuvre de Major, disponible sur Internet : pages.globetrotter.net/desgro/textes/major.html

Samuel Roy-Bois, **Satellites (2006)**
Bois, fibre de verre, peinture, tapis commercial, moteur électrique et objets
(Deux éléments : 457 cm x 366 cm x 264 cm chacun)

